

POISSON D'AVRIL

(Conte Japonais)



Yatsushiro, la belle fille du Hizen, est triste et songeuse. Son œil noir, perdu dans le ciel, se fixe sur l'au-delà, vers des cimes ou vers des rivages qu'elle ne connaît pas, dont elle n'a nulle idée, la pauvre mousmé ! Mais ce qu'elle voit bien, partout et toujours, c'est la chère image de son fiancé, Satzuki, beau comme le soleil de mai, et que la mer, la mer avide, a ravi à son amour, depuis bientôt trois lunes. Pourquoi reste-t-il si longtemps absent, l'intrépide pêcheur ? dans quelles contrées barbares l'a entraîné sa recherche favorite du Namako ou du Tara, chers aux tables délicates ?

La rude voix paternelle vient la tirer de sa contemplation.

« Que fais-tu là, indolente ? Ne devrais-tu pas être sur le lac, occupée à laver le linge et à le faire sécher, avant le repas du soir ? »

Hélas ! il faut quitter le doux rêve ! Ne doit-on pas vivre, même lorsque meurent ceux qui vous sont chers ?

Et voilà Yatsushiro sur le lac bleu.

Mais sa pensée, de nouveau, s'en est allée : ses yeux remplis de larmes ne voient pas le travail de ses mains, et ses idées fuient comme cette eau qui heurte les flancs de son bateau et semble se reculer pour ne jamais revenir.

« Où est-il, le vaillant Satzuki ? Ses bras nerveux, sa large poitrine l'auront tiré de bien des dangers ; de tels hommes ne peuvent mourir obscurément, au hasard d'un coup de vent ou d'un banc de corail que leur proue rencontre. Oh ! non, il reviendra ! »

Voilà qu'à ce moment un poisson gigantesque et d'une espèce inconnue se dresse devant la jeune fille et la regarde avec de grands yeux qui semblent vouloir parler et ne pouvoir. Ce regard a une expression telle qu'il semble à Yatsushiro que ce poisson, venu de si loin sans doute, lui apporte des nouvelles de celui qu'elle attend.

Le poisson a évolué gracieusement ; puis de nouveau il revient vers la jeune fille et la fixe avec des yeux doux et tristes.

« Oh ! dis-moi, poisson, dis-moi, es-tu Satzuki le pêcheur, ou bien l'as-tu vu aux mers d'où tu viens ? Est-il encore sur son bateau chargé de butin, ou bien repose-t-il au fond de l'abîme ? Je me désespère et je pleure. Oh ! donne-moi un présage heureux, messager de mon bien-aimé ! »

Malheur ! le poisson a replongé et il a reparu de l'autre côté de la barque, à gauche, pour la regarder encore et s'enfuir. Funeste présage : Satzuki est mort !

Yatsushiro regagne le rivage à la hâte ; elle court en sanglotant, pieds nus, cheveux et vêtements flottants, vers la maison paternelle. Sur son passage, les femmes sortent des yé couverts de paille et la suivent des yeux avec sympathie :

« C'est Yatsushiro, la mousmé aux perles de corail ! Comme elle pleure ! Son fiancé est mort, sans doute. »

Et la pauvre court toujours, la tête vide, folle, vers sa mère qui seule peut essuyer ses larmes et, désormais, parler avec elle du cher mort.

Mais voilà que devant la porte, sous le cerisier en fleurs, se tient son père avec un beau jeune homme.

« C'est toi, Satzuki ! s'écrie Yatsushiro en tombant dans ses bras, à demi-pâmée, c'est toi ! Je te retrouve donc, et le mauvais poisson d'avril, l'invozuhi, avait menti ! O mon bien-aimé ! ne me quitte plus. La mer est traîtresse, vois-tu, et ceux qu'elle tient n'ont plus que des pensées jalouses et des paroles trompeuses ! »

(GASTON CERFBERG)

LA RAISON VRAIE

La dame chez qui l'on dîne.—Mais, madame Lapose, votre petit garçon me semble n'avoir pas d'appétit du tout ?

Madame Lapose.—Oh, madame, il est si délicat. Un rien le nourrit et je vous assure qu'il ne mange jamais plus que cela.

La dame chez qui l'on dîne.—Voyons, mon petit homme, il y a-t-il quelque chose que tu aimerais manger, dis-le sans crainte ?

Le petit homme (éclatant en sanglots).—Non, madame, je suis plein jusqu'aux yeux. Maman m'a fait manger autant qu'elle a pu avant de partir de la maison, parce qu'elle a dit que je me conduirais comme un cochon et.....

La mère s'est évanouie.

PAS LA MÊME CHOSE

Le futur beau père (très fâché).—Non, monsieur, vous pouvez être certain que ma fille ne sera jamais la vôtre.

Le futur gendre (très calme).—Mais, monsieur, c'est que je ne veux pas du tout quelle soit ma fille, je n'en veux que pour ma femme.

SA SITUATION

Mlle Vieillebique.—Voyez donc ce monsieur qui est là, près de la cheminée, qui donc est-il ? Il n'a fait que de me regarder toute la soirée.

Mlle Lasfèche.—Ce monsieur là ? C'est un collectionneur d'antiquités très connu.

UNE SEULE AURAIT SUFFI

Le magistrat.—Prisonnier, avez-vous quelque chose à dire avant que la cour prononce son jugement contre vous ?

Le prisonnier.—Ah ! Votre Honneur, j'ai sept raisons bien distinctes et n'importe laquelle me convaincrat moi-même si j'étais seulement Votre Honneur.

TOUT LE CONTRAIRE

Lui.—Je ne me marierai certes pas, mademoiselle, avant d'avoir trouvée une femme qui sera tout le contraire de moi.

Elle.—Ça c'est très bien, mais il y a par ici, dans notre voisinage, une foule de jeunes filles très brillantes et très intelligentes.

LA PAROLE A ÉTÉ DONNÉE A LA FEMME POUR EXPRIMER SA PENSÉE



La dame de la maison (reconduisant ses visiteurs).—Au revoir, donc ! J'espère que vous avez passé une bonne veillée ?

L'invité.—Oh oui, très bonne ! Nous ne comptons pas du tout nous amuser quand nous sommes partis pour venir ici. N'est-ce pas, Georges ?

Georges n'a rien dit, mais il a fait une de ces têtes !